

CULTE MICHÉE À L'ÉGLISE BAPTISTE D'ORLÉANS

14 octobre 2018

- Matthieu 20, 1-16

- Matthieu 25, 31-46

Chers amis, chers frères et sœurs en Jésus-Christ,

Justice généreuse ! Quelle étrange expression ! Elle ressemble fort à un oxymore, à une contradiction dans les termes. Car la justice évoque l'équilibre (le symbole de la balance), l'impartialité (la femme qui manie la balance a généralement les yeux bandés), l'égalité de traitement, et la justice ne fait pas de sentiment. Mais toutes ces images de la justice sont celles de la justice des hommes. La justice généreuse concerne la justice de Dieu : elle renvoie donc non pas à la rétribution, ni même à l'équité, mais **à la grâce. Dans quelle mesure la justice de Dieu, la justice généreuse, la grâce, peut-elle inspirer et nourrir nos propres engagements pour rendre la justice des hommes un peu plus généreuse, un peu plus gracieuse ?** Telle est, chers amis, chers frères et sœurs, telle est la question de ce matin.

Car la justice des hommes est **tout sauf généreuse** : à l'image des hommes, et contrairement aux apparences, elle est avare, elle est pingre, elle défend des intérêts. Elle a justifié l'esclavage, qui était conforme à la législation de l'époque. Martin Luther King était arrière-petit-fils d'esclave. Elle a justifié la ségrégation, qui était elle aussi légale dans les États du Sud des États-Unis jusqu'en 1965. Vous en avez sans doute vu des photos : les amis de Martin Luther King défilaient avec chacun un panneau où était inscrit : « I am a man », « Je suis un homme », pour rappeler cette évidence trop souvent oubliée : tout être humain a du prix aux yeux de Dieu. Et aujourd'hui, la justice des hommes **justifie encore trop souvent la traite des êtres humains** : servitude, travaux forcés, exploitation domestique, prostitution, trafic d'organes... **Soit** les pratiques sont légales dans un certain nombre de pays, **soit** la justice s'avère impuissante à les combattre, à les éradiquer. Les chrétiens sont souvent aux avant-postes de la lutte contre les formes modernes d'esclavage, pour que la justice des hommes devienne un peu plus généreuse, à l'image de la justice de Dieu.

Pour comprendre ce qui motive ces chrétiens engagés en faveur d'une évolution de la justice des hommes vers plus de générosité, voyons d'abord ce qu'est la justice de Dieu. **Quelle est donc la justice de Dieu.** Deux paraboles, que je mettrai en tension, nous permettront de nous en approcher quelque peu. Nous reviendrons ensuite à Martin Luther King, à son actualité, et à la traite des êtres humains. Ces deux paraboles sont les suivantes : la parabole des ouvriers

de la onzième heure (Matthieu 20, 1-16) et la parabole dite du jugement (Matthieu 25, 31-46).

[Lecture de Matthieu 20, 1-16]

Six heures du matin : ça y est, le travail commence ! La vigne s'étend à perte de vue. Plié en deux, je coupe, je coupe, je coupe les grappes. J'ai eu de la chance aujourd'hui, je me suis fait embaucher dès l'aube, pour toute la journée. Le maître nous a proposé un denier pour douze heures de travail, c'est normal, c'est le salaire habituel. Allez, courage !

Neuf heures du matin : ouf ! Il commence à faire chaud. La récolte doit être plus abondante que prévu, le maître est sorti à la recherche de nouveaux bras. Il leur a promis « un juste salaire ». Un juste salaire, ça doit être, Bon, ils vont travailler neuf heures, donc trois quarts de denier, c'est-à-dire douze sous. C'est normal, c'est le prix, pour neuf heures de travail.

Midi : cinq minutes de pause, ce n'est pas du luxe. J'ai les genoux vermoulus, et je me suis coupé plusieurs fois. Je m'abrite à l'ombre de la vigne pour boire à la cruche, à pleines gorgées ! Tiens, de nouveaux ouvriers... Ceux-là vont travailler six heures, c'est-à-dire la moitié de la journée. Ils vont sûrement toucher un demi denier, soit huit sous.

Quinze heures : quelle chaleur ! C'est intenable ! Je ne suis plus qu'une éponge qu'on presse. Le maître est encore sorti pour embaucher sur la place. Ces ouvriers n'ont pas de chance, ils ne vont travailler que trois heures, soit quatre sous. Enfin, c'est mieux que rien...

Dix-sept heures : plus qu'une heure de travail ! On sent déjà la fraîcheur du soir, et c'est appréciable. Ça alors, voilà encore quelques vendangeurs qui arrivent. Pour une heure, pour deux sous, mais c'est toujours ça. Au moins, ils n'auront pas la grosse chaleur.

Dix-huit heures : ouf ! C'est la fin de la journée ! J'ai le dos en compote. Nous allons toucher la paie. Incroyable ! Les ouvriers de la onzième heure ont reçu un denier... ! Nous devrions donc toucher... douze fois plus... Douze deniers ! Ça alors, c'est le gros lot ! ... Comment ? Un seul denier ? Je sais bien, c'était le contrat conclu ce matin, mais enfin eux, ils n'ont pas supporté la fatigue du jour et la chaleur, ils n'ont travaillé qu'une heure, et en plus à la fraîche, et ils ont autant que nous ! Quelle injustice ! Quelle injustice !

« À travail égal, salaire égal ! » Cette revendication syndicale, féministe de surcroît, ne date pas d'hier. La parabole des ouvriers de la onzième heure

nous le montre : dans la Palestine du premier siècle, les journaliers embauchés à la saison des vendanges trouvaient injuste que celui qui travaille plus ne gagne pas plus. Le salaire doit être proportionnel à la durée du travail : c'est l'un des principes du droit naturel, qui remonte à la nuit des temps. Et l'indignation des ouvriers vient de ce que le maître ne respecte pas cette loi fondamentale du travail. En payant tous les ouvriers de la même manière, quelle que soit leur heure d'arrivée, le maître de la vigne commet donc une injustice. Une injustice, mais **une généreuse injustice**. En effet, les ouvriers de la première heure ne sont pas lésés. Ils reçoivent le salaire convenu d'avance, et le salaire qui leur permet de vivre. C'est le salaire des ouvriers de la onzième heure qui est surévalué, puisque le salaire d'une seule heure est calqué sur le salaire d'une journée de douze heures, et non l'inverse. Une généreuse injustice... aux yeux des hommes... Mais en réalité, **une généreuse justice, aux yeux de Dieu**.

Le problème posé par cette parabole n'est donc pas uniquement un problème comptable, n'est donc pas uniquement un problème socio-économique. Au-delà de la métaphore socio-économique, l'enjeu de cette parabole est relationnel : il concerne notre relation avec Dieu. Adoptons-nous vis-à-vis de Dieu l'attitude d'un employé jaloux de ses droits envers son employeur, ou bien celle d'un enfant qui reçoit gratuitement l'amour de son père ? Car la distribution du même salaire à tous, quel que soit le temps passé dans la vigne, est absurde dans le cadre du monde du travail. Mais dans le cadre familial, **le père comme la mère aime tout autant chacun de ses enfants**, celui qui est né le premier comme celui qui est né le dernier. L'amour de Dieu envers nous n'est pas un salaire, n'est pas une rétribution, n'est pas une récompense. C'est un don, gratuit, que nous ne méritons pas, et qui nous fait vivre. Il est donné à tous, sans condition.

La singularité et la force de cette parabole apparaissent clairement lorsque nous lisons, en parallèle, **la parabole juive dont Jésus s'inspire**. En effet, Jésus n'invente pas toujours ses paraboles, parfois il reprend des histoires bien connues de ses auditeurs, mais il leur fait subir un traitement particulier, un déplacement de sens et un renversement théologique. Voici donc cette parabole rabbinique, que l'on retrouve dans le Talmud de Jérusalem, et que les auditeurs de Jésus avaient en tête : « *Un roi avait embauché beaucoup d'ouvriers. Il y en avait un qui se donnait trop de mal pour son travail. Que fit le roi ? Il l'emmena se promener avec lui. Quand le soir arriva, les ouvriers vinrent recevoir leur salaire, et le roi paya aussi un salaire complet à cet ouvrier qui s'était promené. Les autres se plainquirent en disant : "Nous nous sommes fatigués tout le jour, tandis que celui-ci ne s'est fatigué que deux heures, et il lui donne un salaire complet comme à nous !" Le roi leur répondit : "Celui-ci s'est fatigué en deux heures plus que vous durant toute la journée" »*. Ainsi se termine cette parabole rabbinique. Elle s'inscrit clairement dans la logique de la rétribution : l'ouvrier

mérite pleinement son salaire. S'il ne le mérite pas en temps de travail, il le mérite en qualité de travail. **La parabole de Jésus**, au contraire, **casse cette logique de la rétribution**, et elle la casse au nom de l'amour : les ouvriers de la onzième heure n'ont aucun mérite qui puisse leur donner droit à percevoir un plein salaire. Aucun mérite ni quantitatif (ils n'ont travaillé qu'une heure), ni qualitatif (ils ont travaillé à la fraîcheur du soir). Le maître leur a promis un salaire « juste ». Et c'est sur l'ambiguïté de ce terme « juste » que se fonde toute l'intrigue de la parabole. Qu'est-ce qui est « juste » ? Les critères de la justice de Dieu ne sont pas les nôtres. Ce qui semble injuste à nos yeux, c'est **cette justice de Dieu transformée par l'amour**. C'est cette justice d'amour, **cette justice d'amour qui fait éclater les notions de mérite, de récompense, de salaire**.

Lisons maintenant, en tension avec la parabole des ouvriers de la onzième heure, la parabole du jugement.

[Lecture de Matthieu 25, 31-46]

Ce texte pose **un certain nombre de problèmes**. Surtout pour nous, protestants. L'année dernière, nous avons commémoré les 500 ans de la Réforme. Ce fut une année au cours de laquelle nous nous sommes souvenus que c'est par la grâce que nous sommes sauvés, à travers la foi, et non par nos œuvres. Dieu nous offre la vie éternelle, la vie avec lui, gratuitement, sans que nous n'ayons rien à faire, rien à prouver, aucune performance à accomplir, aucun carnet de commandes à remplir, aucune excellence à atteindre, rien à faire si ce n'est accueillir ce salut gratuit dans la foi. Ce qui ne veut pas dire que nous ne faisons rien pour aimer et pour servir notre prochain, mais nous ne le faisons pas **pour** être sauvés : à l'inverse, nous le faisons **parce que** nous sommes sauvés. Non pas **en vue de** gagner le paradis, mais **en conséquence** de la promesse de Dieu. Non pas **comme moyen** de salut, mais **à cause du** salut, **parce que** Dieu nous aime, et **en conséquence** de cet amour gratuit, de ce salut accordé par grâce. **Et patatras ! Voilà Matthieu 25**. Voilà une parabole qui dit clairement que ceux qui ont accompli des œuvres d'amour seront bénis et entreront dans le Royaume, et que ceux qui ne les ont pas accomplies seront maudits et iront dans le feu éternel. C'est donc le salut par les œuvres...

Car ceux qui ont donné à manger à celui qui avait faim, à boire à celui qui avait soif, ceux qui ont accueilli l'étranger, vêtu celui qui était nu, visité le malade et le prisonnier, ont servi le Christ lui-même. Donc ils ont droit à la vie éternelle. Mais ceux qui n'ont pas fait tout cela n'ont pas servi le Christ. Et par conséquent, ils iront au châtement éternel. Aï aï aï ! Ce texte a tendance à chatouiller un peu les protestants (baptistes comme luthériens ou réformés). D'ailleurs, au XVI^e siècle, après la Réforme, la Contre-Réforme catholique ne s'est pas privée d'ironiser : « Vous, les protestants, vous êtes les champions du

Sola Scriptura, vous êtes attachés à l'Écriture seule, eh bien regardez ce que dit l'Écriture : elle plaide en faveur du salut par les œuvres de miséricorde. *Sola Scriptura* et *Sola Gratia* se contredisent. Vous avez donc tout faux... ! » Aï aï aï !

C'est là, chers amis, qu'il faut relire le texte de très près, et qu'il faut le mettre ainsi en accord avec les autres textes du Nouveau Testament, des évangiles et des épîtres, qui parlent du salut par grâce. C'est ce que l'on appelle, en reprenant une expression de Paul, lire la Bible selon « **l'analogie de la foi** » : c'est-à-dire laisser l'Écriture interpréter l'Écriture, mettre tous ces textes en écho les uns par rapport aux autres, dans une harmonieuse symphonie. Relisons donc attentivement cette parabole. Tout d'abord, **il s'agit d'une parabole**, c'est-à-dire d'une histoire que Jésus raconte pour nous aider à comprendre, par la narration, des réalités spirituelles profondes, mystérieuses, difficiles à exprimer directement, sans le détour par la fiction, par le récit, par l'imagination. Une parabole, c'est comme une allégorie, une fable où les comportements sont extravagants, où les animaux parlent, où les raisonnements dépassent l'entendement. Le Fils de l'homme vient dans sa gloire et juge les nations, en séparant les brebis d'avec les boucs. Les brebis, à sa droite, sont celles qui ont servi le Christ, et sont donc bénies ; tandis que les boucs, à sa gauche, sont ceux qui ne l'ont pas servi, et sont donc maudits. Mais où est donc la justice généreuse, qui était apparue dans la parabole des ouvriers de la onzième heure ?

Mais il y a là **un petit détail** qui a trop souvent été négligé : les brebis **sont toutes surprises** d'apprendre qu'elles ont servi le Christ en servant leur prochain ; de même, les boucs **sont tout surpris** d'apprendre qu'ils n'ont pas servi le Christ en ne servant pas leur prochain. Ils ne découvrent cela qu'après coup. Ils ignoraient donc, au moment de leur rencontre avec leur prochain, que le Christ s'identifiait à ce plus petit, **qu'il était**, littéralement, ce plus petit. En d'autres termes, **les personnages mis en scène en Matthieu 25 n'avaient pas lu Matthieu 25 !** Et pour cause ! Et cet effet de surprise est décisif. Car on voit ainsi que ce n'est pas **pour** être sauvées que les brebis ont agi de la sorte, mais **parce qu'**elles ont laissé parler leur cœur. L'attitude des brebis comme celle des boucs n'étaient pas liées au salut, mais à la capacité d'aimer ou à l'incapacité d'aimer le prochain qui se trouve dans la détresse. C'est l'ouverture du cœur, ou la fermeture du cœur, qui est en cause, ouverture ou fermeture du cœur devant la situation concrète et devant les besoins immédiats du plus petit qui se trouve là, tout simplement.

Le problème, c'est que, si les personnages de Matthieu 25 n'avaient pas lu Matthieu 25 (et pour cause !), **nous, nous l'avons lu**, nous n'avons plus cette excuse, nous savons que c'est le Christ que nous servons (ou que nous ne servons pas). Et de ce fait, la tentation est toujours présente, même chez les

protestants les plus attachés à leur identité confessionnelle, de faire ceci ou cela en vue de plaire à Dieu, et donc confusément, inconsciemment même, de se justifier soi-même pour gagner le droit d'entrer au Paradis. Puisque c'est la parabole qui le dit ! Et donc, puisque c'est le Christ qui le dit !

C'est alors qu'un **second petit détail** doit être relevé. Et pour ma part, je dois dire que ce détail, je ne l'avais jamais remarqué, et que c'est au cours d'une étude biblique paroissiale, tout récemment, qu'une paroissienne m'a ouvert les yeux sur ce point décisif. Ce sont souvent les paroissiens qui ouvrent les yeux à leurs pasteurs et aux théologiens... Elle a dit : « *Mais, ce que le Fils de l'homme dit aux boucs, c'est que dans la mesure où (εφ'οσον) vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait* ». Oui, vous avez bien lu : « *à l'un de ces plus petits* ». Mais c'est horrible ! Cela veut dire qu'il suffit d'avoir négligé un petit, un seul, pour être damné ! Même si vous aidez 99 petits, si vous passez à côté du centième sans le regarder, vous êtes damnés ! Donc, tout à l'heure, en sortant de ce culte, si vous rencontrez un mendiant, un SDF, et que vous omettez de lui donner la pièce, vous êtes damnés ! C'est une incitation à la surenchère diaconale, alors que nous savons bien que la misère dans le monde est un puits sans fond. Oui, Madame, c'est ce que dit le texte, et vous avez bien raison de vous indigner contre ce verset, contre ce qui est dit là. Car cela signifie que **nous sommes tous damnés**, car nous avons tous négligé au moins une fois notre prochain. **Nous sommes tous condamnables**. C'est la logique de la Loi du Premier Testament : il suffit d'avoir manqué à l'un des 613 commandements de la Thora, tout en ayant accompli les 612 autres, pour avoir transgressé la Thora toute entière. Aï aï aï !

Mais regardons le texte d'encore plus près. **Regardons maintenant ce qu'il est dit des brebis**. Eh bien, il est dit la même chose, **la même chose inversée**, au sujet des brebis ! « *Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait* ». Encore une fois : « *à l'un de ces plus petits* ». Cela veut dire qu'il suffit d'avoir servi un petit, **un seul, une seule fois**, pour être sauvé ! Or, nous avons tous aidé au moins une fois notre prochain. Même une seule fois ! Donc, nous sommes tous sauvés ! Ou plus exactement, nous sommes tous à la fois damnés et sauvés, ou plutôt condamnables et acquittés, car nous sommes tous, chacune et chacun d'entre nous, à la fois bouc et brebis. **Chacune et chacun d'entre nous est à la fois un bouc et une brebis**. Et c'est là que nous allons retrouver la justice généreuse.

C'est là que se situe **la pointe de notre texte : dans ce nœud paradoxal** entre ce que nous n'avons pas fait, ne serait-ce qu'une seule fois, et ce que nous avons fait, ne serait-ce qu'une seule fois. Entre notre condamnation, que nous méritons tous, et notre salut, que personne ne mérite, mais qui est offert, proposé, à tous. **Ce paradoxe nous invite à nous tourner vers la grâce**. Tous

condamnables, nous ne pouvons vivre que de la grâce de Dieu. Et en cela, ce texte fait écho à tout l'Évangile, aux épîtres, et à l'ensemble du Nouveau Testament. Car cette parabole est faite pour nous amener à nous en remettre à la grâce. Cette parabole ne nous parle pas seulement de ce qui nous attend à la fin des temps, mais **de ce que nous vivons chaque jour** : chaque jour éloignés de Dieu par notre égoïsme, par l'endurcissement de notre cœur, et chaque jour ramenés à Dieu par Dieu lui-même, par sa grâce infinie. Nous vivons chaque jour comme des pécheurs pardonnés, des pécheurs impardonnables et néanmoins pardonnés, des hommes et des femmes qui se savent inacceptables, et qui cependant sont acceptés comme ils sont, et qui doivent simplement apprendre à accepter d'être acceptés tout en se sachant inacceptables. C'est ce que le théologien Paul Tillich, auquel Martin Luther King a consacré sa thèse en théologie, c'est ce que Paul Tillich appelait « **le courage d'être** » : accepter d'être acceptés tout en se sachant inacceptables. Nous ne méritons rien, mais nous sommes invités à laisser parler notre cœur dans chaque rencontre, car dans chaque rencontre véritable, le Christ est présent. Voilà une ressource spirituelle considérable pour nourrir nos engagements, et notamment nos engagements contre la traite des êtres humains. **Nous pouvons lutter contre la traite des êtres humains car nous sommes au bénéfice d'une justice généreuse.**

Ces deux paraboles, comme bien d'autres textes bibliques, peuvent nous soutenir dans nos engagements, car elles nous font toucher du doigt quelle est la justice généreuse de Dieu. Nous sommes au bénéfice d'un Dieu de grâce qui aime tous ses enfants d'un amour sans limites. **Aussi, toute injustice**, tout abus, toute exploitation, toute brutalité qui bafoue la dignité de l'un de nos frères ou de l'une de nos sœurs, **nous concerne**. Toute réduction d'un être humain à un objet, force de travail ou objet de jouissance, toute instrumentalisation de l'homme, porte atteinte à l'intégrité de Dieu dont il est l'image. Dieu est le premier à pleurer lorsque les droits de ses enfants sont transgressés. Et **nous sommes les ambassadeurs des larmes de Dieu**. Oui, nous sommes les ambassadeurs des larmes du Dieu d'amour et de grâce.

Pour terminer, je vais vous raconter une histoire, en lien avec Martin Luther King : **une histoire qui est un exemple de la traduction de la justice de Dieu dans la justice des hommes**. Cette histoire est peu connue, trop peu connue, et mériterait d'être davantage divulguée, notamment parmi vous, baptistes, puisque Martin Luther King était un pasteur baptiste. Le principal adversaire de Martin Luther King, le plus coriace, était **le gouverneur de l'Alabama George Wallace**. Il avait été élu gouverneur en 1962 sur un programme qui sonnait comme un slogan : « *Ségrégation aujourd'hui, ségrégation demain, ségrégation toujours !* » Cela avait le mérite d'être clair... Et c'est lui qui s'opposera physiquement à l'entrée d'étudiants noirs à l'Université après la déségrégation, et qui pilotera la répression des marches

non-violentes, notamment à Selma en 1965. Martin Luther King est mort assassiné le 4 avril 1968. Qu'est devenu George Wallace ensuite ? Au cours d'une campagne électorale en 1972, il est victime d'un grave attentat qui manque de lui coûter la vie ; il finira ses jours sur un fauteuil roulant. Au cours de sa longue convalescence, il réfléchit au sens de son existence, et finit par comprendre que s'il a survécu, c'est pour qu'il réoriente sa vie en cherchant à rendre le monde un peu meilleur. Il se convertit alors à Jésus-Christ, et devient un « *born again* » : un chrétien évangélique « *né de nouveau* » (selon la parole de Jésus à Nicodème en Jean 3). En sortant de l'hôpital, au cours d'une célébration de reconnaissance à Dieu, d'une voix brisée, il récite le Psaume 23 : « L'Éternel est mon berger, je ne manque de rien... J'ai traversé la vallée de l'ombre de la mort, mais je ne crains aucun mal, car tu es avec moi... » Il révisé alors radicalement sa vision sociopolitique. Il se rend à *Dexter Avenue Baptist Church*, l'église où avait officié Martin Luther King, et demande pardon aux leaders du mouvement pour les droits civiques. Il se dit motivé dans sa nouvelle vie uniquement par l'amour et la réconciliation. On pourrait toujours le soupçonner d'avoir des intentions politiques, mais cet événement se produit en-dehors de toute campagne électorale, en l'absence de la presse, et de nuit (comme Nicodème). Mais il ne se contente pas d'un acte de repentance, il voudrait « *réparer* » le mal qu'il a fait. Mais comment réparer ? On ne peut pas ressusciter Martin Luther King... Mais un dernier mandat comme gouverneur de l'Alabama va le conduire à mener une toute autre politique, et notamment à favoriser l'accession de nombreux Noirs à des postes à haute responsabilité dans l'administration de l'État, jusqu'à ses plus proches conseillers. George Wallace mourra en 1998. Lors de ses funérailles, le pasteur Franklin Graham, fils de Billy Graham, résumera son cheminement en ces termes : « *George Wallace, que j'ai accompagné toutes ces dernières années, regrettait amèrement d'avoir dit un jour : "Ségrégation aujourd'hui, ségrégation demain, ségrégation toujours !" Voilà ce qu'il voulait que l'on retienne de lui : "Jésus-Christ aujourd'hui, Jésus-Christ demain, Jésus-Christ toujours !"* » **La vie et le cheminement de George Wallace nous donnent un exemple de traduction de la justice de Dieu dans la justice des hommes !**

Merci Seigneur, de nous donner ta grâce. Merci Seigneur, de nourrir de ta justice généreuse nos combats pour un monde plus juste. Merci Seigneur, de nous promettre la vie avec toi, pour nous affermir dans nos engagements en faveur de personnes concrètes, soumises au racisme, à la ségrégation, à la traite, qui est une abomination devant toi. **Merci Seigneur, de faire de nous des ambassadeurs de tes larmes et des ouvriers de ta justice.** Dans le nom de Jésus-Christ, mort et ressuscité, et vivant aujourd'hui, pour chacune et chacun d'entre nous. Amen.